

## La photo

Sur la photo en noir et blanc, le visage de Maja apparaît légèrement flou, comme si elle avait bougé la tête au moment précis où l'image était captée. Ses mains sont enfoncées dans les poches de son jean, ses seins tout neufs pointent sous le polo rayé à manches courtes. À sa gauche, la dépassant d'à peine un ou deux centimètres, sa grand-mère, *babcia* Lusia, se tient toute droite, ses cheveux blancs attachés en un chignon austère, un foulard clair noué autour du cou.

Derrière Lusia, la surplombant de deux têtes, Andrzej regarde devant lui, visage tendu, lèvres pincées. Son bras gauche entoure l'épaule de Pola qui penche sa tête vers lui, comme si elle voulait se caler sous son aisselle. À la droite de Pola, leur fils Adam tient ses bras croisés sur sa poitrine, sa frange s'abat en désordre sur son arcade sourcilière. Adam est presque aussi grand que son père. Serrée entre eux, Pola ressemble à une adolescente qui n'a pas fini de grandir.

À la droite de Maja, sa sœur Ewa affiche une moue

boudeuse, son regard fixe l'objectif comme si elle essayait de se donner une contenance, mais qu'elle n'arrivait pas à s'ajuster à la solennité du moment. À l'extrémité de la première rangée, son amie Monika porte des nattes parfaitement tressées sous son béret pâle.

Une main enserre la taille d'Ewa, l'angle laisse croire qu'elle prolonge le bras de sa mère, Nina, qui se tient juste derrière elle, dans la deuxième rangée. Nina a les yeux cernés, la bouche pleine et gourmande, ses cheveux noirs tombent sur ses épaules, libres, occidentaux.

Dans la troisième rangée, juste derrière elle, Marek est le seul du groupe à sourire sans retenue. Son bras gauche tient l'épaule de Basia, la seule des enfants à avoir déjà un pied dans l'âge adulte. Au-dessus de ses yeux soulignés à l'eye-liner, sa frange noire forme une ligne si droite qu'elle semble avoir été tracée à l'aide d'une règle. Son chemisier blanc est noué à la taille, elle porte sûrement ses bottillons à talons hauts, car elle émerge du groupe, sa tête dépassant celle de Marek. Mais ce n'est peut-être que la position de l'appareil qui crée cet effet de contre-plongée.

Quand on regarde bien, on voit que Basia a placé sa main sur celle de Marek, ce qui explique peut-être le sourire de celui-ci, cette main de jeune femme posée sur la sienne.

À l'extrême gauche de la première rangée, serrée contre Lusia, se tient *babcia* Freda : épaules droites, sourcils tracés au crayon noir, collier de perles au cou. Les deux grands-mères forment un duo contrasté. Le

visage de Lusia est pâle et lisse, sous ses cheveux blancs gonflés comme une meringue. Les cheveux noirs de Freda font ressortir les plis qui strient son front et ses joues.

Enroulée dans son châle à carreaux, à la gauche de Basia, Sabina a les yeux mi-clos, une expression de douceur flotte sur son visage. Sur sa gauche, au bout de la troisième rangée, Teresa incline son corps, comme si elle voulait mettre la plus grande distance possible entre elle et Sabina, ou qu'elle voulait sortir du cadre de la photo. Assis en tailleur au centre de la photo, jambes croisées, les jumeaux Jacek et Maciek forment une avant-première rangée à eux seuls. Ils regardent devant eux d'un air ennuyé, on dirait qu'ils n'ont rien à faire dans cette image, qu'ils vont se lever pour aller jouer dehors, ou rouler à vélo sur le trottoir. Mais ils restent là, avec leurs oreilles saillantes et toute l'impatience qui palpite le long de leurs cous maigres.

Leur père, Heniek, ne figure pas sur la photo, c'est lui qui tient l'appareil pour capter cette image immortalisant la première d'une série de soirées d'adieu – celle-ci souligne le départ imminent de Pola et Andrzej, avec leur famille.

Ils sont quinze sur la photo, sept enfants, huit adultes, en plus du neuvième qui leur dit de se rapprocher ici, de se pencher là-bas, avant d'appuyer sur le déclencheur. Quatre familles liées par des enchevêtrements complexes, la guerre qui avait décimé l'arbre familial a fait pousser des greffons à la place des branches arrachées, et puisque la nature ne supporte

pas le vide, des cousins germains ou de simples amis sont devenus des presque frères et sœurs, des cousins cousus, parce que c'était tout ce qui leur restait.

Cette photo, la dernière de leurs quatre familles réunies, a été prise au cinquième étage d'un immeuble résidentiel de la rue Dworkova, dans l'appartement de trois pièces qui avait vu grandir Basia et Adam, et qui se remplirait bientôt de cris, de rires et de conversations d'étrangers.

\*  
\*\*

La photo porte en creux tout ce qu'elle ne montre pas : les canapés au jambon, les œufs durs et les cornichons qu'ils mangeront après la séance de pose, ultime pique-nique dans une forêt de sacs et de valises, dans un monde sur le point de disparaître.

On n'y voit pas non plus les documents de voyage bleu vert indiquant que leurs propriétaires ne sont plus des citoyens polonais, ni des citoyens de quelque autre pays – étranges documents qui les définissent par la négative, qui spécifient ce qu'ils ne sont plus sans dire ce qu'ils sont devenus, papiers d'apatrides portant le visa obligatoire d'un pays où ils n'ont aucune intention d'aller, Israël.

La photo ne montre pas les caisses de contreplaqué qui voyageront dans les wagons de fret, les boîtes de carton, la vaisselle dépareillée abandonnée sur une table, qui sera distribuée entre les voisins. Ni les kilims roulés, placés debout dans un coin de la cuisine, pliant sous leur poids, défiant la loi de la gravité.

Ces tapis traditionnels dans lesquels Pola et Andrzej ont investi en se disant qu'ils pourraient toujours les revendre là-bas, en Occident, si jamais les choses tournent mal, sont considérés comme des œuvres patrimoniales et ne peuvent sortir du pays à l'état neuf. Ils ont tous pris plaisir à les piétiner, ces précieux tapis, cette assurance contre l'indigence et aussi, un peu, contre l'oubli. Les enfants, surtout Jacek et Maciek, ont rebondi en riant sur l'étoffe tissée, leurs sandwichs ou leurs morceaux de saucisson en main, pour une fois qu'on ne leur enjoignait pas d'enlever leurs chaussures, ils n'allaient pas se priver.

La photo ne montre pas non plus Maja qui se précipite dans les bras de Basia, au milieu des verres et des plats vides. Ni Jacek qui surgit de la chambre d'Adam, les yeux brillants, muni d'un sac de toile contenant une collection entière de soldats de plomb.

On n'y voit pas Adam et Monika, assis par terre, après le repas, le dos contre le mur, parce que dans cet appartement presque vide il n'y a plus d'autre endroit où se poser, se tenant la main, silencieux, serrés l'un contre l'autre. Puis s'esquivant, vers la fin de la soirée, pour marcher le long de la Vistule en se tenant par la taille, sans parler, jusqu'à l'aube.

Elle ne montre pas Basia qui invite Ewa dans sa chambre, qui lui permet de prendre tout ce qui n'entre pas dans sa valise, tous ces trésors qu'Ewa devra abandonner à son tour, deux mois plus tard : ses livres de poésie, ses disques des Czerwone Gitary, de Niemen, de Skaldowie. Parmi eux, cet album des Beatles reçu

d'un copain fils de pilote, *Help!*, avec cette chanson, *Ticket to ride*, qu'elles chantaient en faisant le tour de la patinoire de Torwar à peine six mois plus tôt, mais c'est déjà comme dans une autre vie.

C'est la chanson qui résonnera dans les oreilles d'Ewa huit jours plus tard, quand le soleil déversera ses rayons orangés sur la gare et que le train s'ébranlera, que Basia et Adam se pencheront par la fenêtre en agitant la main, que des amis d'université de Basia lèveront une bannière où sera inscrit « nous ne t'oublierons jamais », que Monika criera « écris-moi, Adam ! » depuis le quai, que Basia balaiera l'horizon du regard comme si elle cherchait quelque chose ou quelqu'un, puis que leur wagon disparaîtra et se confondra avec tous les autres.

*She's got a ticket to ride  
But she don't care  
I think I'm gonna be sad  
I think it's today, yeah  
The girl that's driving me mad  
Is going away, yeah*

Cette photo en noir et blanc contient déjà, sans le montrer, tout ça : Monika qui court derrière le train en agitant un mouchoir et s'arrête, à bout de souffle, le sifflement de la locomotive qui s'éteint au loin, Marek allumant une cigarette sur le quai de la gare, Nina qui serre Ewa contre elle, un peu trop fort, au point de l'étouffer, et Lusja qui pleure d'une douleur bien plus grande que ce départ.